

non pas dans un état contre nature (1), mais dans une altération de ses phénomènes habituels. Ce médecin, imité en cela par tous ceux qui l'ont suivi, définit la maladie, cet état par lequel les fonctions sont troublées, cette condition des parties solides ou fluides, en vertu de laquelle les fonctions ne peuvent plus s'exercer suivant les lois de la santé. « *Status ille corporis humani viventis, quo fit, ut actiones, homini proprie, non possunt expositè ad leges sanitatis exerceri, morbus dicitur.* » Gaubius, Inst. pathol. §. 34. Cette définition s'applique moins à la maladie qu'à sa cause prochaine ou formelle. Il est vrai que, comme l'a fait voir Selle, cette cause est la maladie elle-même, si l'on s'en tient à la définition que tous les auteurs en ont donnée.

Nous avons cru pouvoir proposer une définition de la maladie considérée en général, parce qu'envisagée sous ce point de vue, elle ne nous offre qu'une pure abstraction qui, n'ayant d'existence que dans notre esprit, est par cela même susceptible d'être exactement définie. Les définitions que l'on peut donner des maladies en particulier, comme de tout être jouissant d'une existence réelle, ne peuvent en être que la courte description; et ces prétendues définitions seront d'autant meilleures, qu'elles offriront les circonstances les plus essentielles et les plus caractéris-

(1) *Non contrà, sed præter naturam.*

tiques de l'être dont on veut donner l'idée. En pathologie, les seules maladies définissables sont celles dont la cause formelle est connue; alors la prétendue définition n'est autre chose que l'énonciation de cette cause. La luxation de l'humérus consiste dans la sortie de la tête de l'os à travers une déchirure du ligament capsulaire de son articulation avec l'omoplate. Sa tête a abandonné la cavité glénoïde de l'os, et de ce déplacement résultent tous les phénomènes de la maladie. Le déplacement est ici le phénomène générateur de tous les symptômes, la cause de la maladie, être complexe, dont la notion se compose de la connoissance des variétés qu'elle peut offrir, de la manière d'agir, des causes qui la déterminent, des signes qui l'annoncent. Qu'est-ce que la fièvre quarte? On en ignore la cause prochaine et le siège précis; il faut donc renoncer à la faire connoître autrement qu'en indiquant un de ses phénomènes les plus frappans, son retour périodique après deux jours d'intermittence. On la reconnoît à ce trait caractéristique. Celui qui définit la péritonite une inflammation du péritoine, ne s'aperçoit pas qu'à la place d'une définition, il met une simple traduction, et qu'autant vaudroit dire que la péritonite est la péritonite. Sa définition convient cependant, *solè et toti definito*; elle est claire, simple et courte: rien n'y manque, suivant le jargon des scolastiques. En voilà plus qu'il ne faut sur ce sujet. Ceux qui attachent une grande im-

portance aux définitions, et les regardent comme des principes, peuvent lire, à ce sujet, l'*Essai sur l'entendement humain*, de Locke, et Condillac dans plusieurs de ses ouvrages. Ces philosophes leur en feront sentir toute la vanité, j'ai presque dit tout le ridicule.

Le nom grec de *Pathologie*, imposé à la science de l'homme malade, et qui veut dire discours sur les maladies, manque de précision, par l'acception vague et peu déterminée de sa seconde racine. On a trop long-temps et trop vainement discouru sur les causes des maladies, sur leur nature souvent ignorée; et les auteurs qui ont substitué le terme de *Nosographie* à celui de *Pathologie*, ont voulu indiquer le but essentiel de la science et de leurs travaux, et faire sentir que l'objet du pathologiste doit être la connoissance des maladies, à laquelle on ne peut arriver que par la description exacte de leurs symptômes. C'est donc à en tracer des tableaux fidèles que se sont attachés les nosographes, en évitant de discourir aussi longuement que vainement sur les objets hypothétiques.

*Des différences des Maladies.* Suivant que la pathologie considère les maladies sous le rapport de leurs différences, de leurs causes, de leurs signes, elle prend les noms divers de *Nosologie*, d'*Étiologie* et de *Séméiotique*. La pathologie comprend donc la nosologie, dont l'objet est de classer les maladies d'après leurs différences et leurs affi-

nités; l'étiologie, ou la recherche et la détermination de leurs causes; la séméiotique, ou la science des signes qui les annoncent; à quoi l'on peut ajouter le pronostic, ou l'art de prédire l'événement dans une maladie donnée, et de déterminer en conséquence les indications qu'elle peut offrir. La symptomatologie ne constitue pas une branche séparée de la séméiotique; elle s'y trouve essentiellement comprise: car, comme on l'a dit avec raison, si tout signe n'est pas symptôme, tout symptôme est signe de maladie, et sert à en établir le diagnostique.

Cette division scolastique de la pathologie est aussi frivole qu'elle est ancienne et respectée. Que diroit-on d'un anatomiste qui feroit de la connoissance du corps humain plusieurs sciences, dont l'une auroit pour objet la connoissance des noms que portent les organes, tandis que d'autres s'occuperoient exclusivement de leur figure, de leur couleur, de l'arrangement de leurs parties constituantes ou de leur structure? Chacune de ces prétendues sciences pathologiques ne considère les maladies que sous un seul aspect; celui qui les adopte s'accoutume à n'envisager les objets que sous une seule face, et ne peut en acquérir que des notions incomplètes: pourquoi séparer des choses naturellement unies, et qui par leur rapprochement se prêtent une mutuelle lumière? Je n'ai jamais pu lire sans dégoût ces traités de nosologie, d'étiologie, de séméiotique, quelque

bien faits qu'ils fussent chacun en leur genre, et quelque recommandables qu'en fussent les auteurs. Cette manière de considérer la science, ce système de morcellemens m'a toujours paru un obstacle à ses progrès. Que si découragé par son étendue, et ne pouvant embrasser d'un coup d'œil son vaste horizon, vous croyez devoir vous borner à l'étude d'une seule de ses parties, pourquoi, loin d'effleurer chaque maladie, en les parcourant toutes et ne les examinant que d'un seul côté, pourquoi, dis-je, ne point vous attacher uniquement à l'étude d'une ou de plusieurs maladies analogues ? Suivant que la pathologie s'occupe de l'étude des maladies aiguës, des affections vermineuses, de l'action des poisons, elle prend les noms de pirétologie, d'helminthologie, de toxicologie ; voilà les seules et véritables divisions dont cette science soit susceptible, comme l'anatomie prend les noms d'ostéologie, de myologie, de névrologie, suivant qu'elle a pour objet l'étude des os, des muscles, des nerfs.

Les différences des maladies sont aussi nombreuses que les points de vue sous lesquels on peut les envisager ; elles sont relatives au siège des maladies, à leurs causes, aux symptômes dont elles marchent accompagnées, à leur durée, à leur caractère, à l'âge, au sexe, au tempérament des malades, à la profession qu'ils exercent, à la saison de l'année où elles se déclarent, etc.

Commençant par les différences les plus géné-

rales, nous dirons que les maladies se divisent d'abord en maladies des solides et des fluides. Cette distinction, quoique réelle et fondée en principe, puisqu'on ne peut nier que les solides et les fluides ne puissent éprouver séparément une lésion primitive, devient subtile et vaine du moment où la cause de la maladie a exercé son action ; alors, en effet, soit que le dérangement dépende d'un ébranlement du solide, ou de la viciation des humeurs par un germe contagieux accidentellement introduit, bientôt solides et fluides partagent l'affection ; car, de même que la vie, dans l'état de santé, n'est que le résultat de leur action réciproque, de cette action mutuelle dérangée, procède tout phénomène pathologique. Deux sectes trop fameuses ont long-temps divisé les médecins. Les solidistes vouloient que tout mal dépende du vice primitif du solide, et les partisans de la médecine humorale soutenoient, avec raison, qu'il est des cas où la viciation des liquides précède le dérangement morbifique.

La distinction des maladies en externes et internes, en locales et générales, est encore moins fondée, comme nous l'avons fait voir en traitant des limites qui, suivant les auteurs, séparent la pathologie externe de la pathologie interne. Les maladies sont idiopathiques ou symptomatiques : idiopathiques, quand leur cause agit sur le lieu même où elles se manifestent ; symptomatiques,

lorsque l'action de la cause se passe dans un lieu plus ou moins éloigné.

Les maladies sont sporadiques, endémiques, épidémiques, contagieuses, héréditaires, congéniales, accidentelles, etc. Les affections sporadiques, ou *semées çà et là*, proviennent de causes variées, attaquent diverses personnes, règnent en tout temps et dans tous les pays. Les maladies endémiques sont au contraire propres à certaines contrées; elles tiennent aux influences du climat; comme le goître en Valais; les épidémiques attaquent à la fois un grand nombre d'individus sur lesquels agissent les mêmes causes. Elles ne sont pas toujours contagieuses: la petite-vérole et la rougeole, contagieuses et régissant épidémiquement, offrent à la vérité ce double caractère; mais les fièvres bilieuses qui règnent épidémiquement pendant l'été les dysenteries qui frappent à la fois un grand nombre d'individus saisis par les premiers froids de l'automne, n'ont rien de contagieux; et si elles atteignent en même temps un grand nombre d'individus, c'est que tous sont à la fois soumis aux mêmes influences. Les maladies héréditaires se transmettent par voie de génération, comme les traits du visage. Nous en apportons en naissant le germe, quoique souvent celui-ci nese développe que long-temps après. Les maladies congéniales existent au contraire au moment même de la naissance: tel est le plus souvent le bec-de-lièvre. Enfin, les maladies accidentelles, sembla-

bles aux sporadiques, dépendent de causes variées et souvent imprévues.

Il s'en faut bien que la division des maladies en aiguës et en chroniques offre quelque chose d'exact et de positif. Quelle durée doit-on assigner aux affections aiguës? à quel terme méritent-elles le nom de chroniques? La syphilis, le scorbut, les écrouelles, les maladies généralement appelées chroniques, affectent quelquefois une marche aiguë. Si l'on définit la maladie aiguë celle qui s'avance d'une manière continue vers un terme fâcheux ou favorable, on exclut de cette classe, pour les rejeter parmi les chroniques, toutes les nèvres remittentes et intermittentes.

Le caractère des maladies, bon ou fâcheux, bénin ou malin, se tire de la tendance de la nature dans ces maladies plutôt que du danger qu'elles entraînent. Toute maladie qui, abandonnée à elle-même, se termine favorablement, mérite le nom de bénigne; tandis que la malignité existe dans celles qui tendent à s'aggraver, ou qui, laissées à elles-mêmes, se terminent nécessairement par la mort. Les modernes, voulant donner à l'expression malignité, dans les maladies, une acception rigoureuse, l'ont restreinte à signifier l'irrégularité des phénomènes ou réactions morbifiques. C'est seulement à ces ataxies que l'on doit appliquer le terme de malignité, si l'on veut éviter le vague dans lequel sont tombés les auteurs qui ont appelé

maligne toute affection qui peut se terminer par la mort des malades.

Le tempérament, l'âge, le sexe, la profession des malades, la saison de l'année, établissent encore des différences entre les maladies. Celles relatives aux âges et aux saisons de l'année, ont été appréciées dès la plus haute antiquité; car les aphorismes du père de la médecine laissent peu de choses à désirer touchant leur détermination.

*Des causes des maladies.* Le terme de *pathogénie*, donné par Hufeland à cette partie de la pathologie qui s'occupe de la recherche des causes, est préférable, par sa précision, à celui d'étiologie sous lequel on avoit coutume de la désigner. La production des maladies, ou l'établissement de cet état d'où suit le dérangement d'une ou de plusieurs fonctions, est le résultat de causes variées, distinguées par la part plus ou moins prochaine qu'elles y prennent. De là, la division des causes de maladies en éloignées et prochaines, prédisposantes et efficientes, occasionnelles et formelles, médiatees ou immédiates, externes ou internes. Une cause éloignée, ou prédisposante, rend l'individu susceptible de tel ou tel genre de maladie, quand la cause efficiente viendra s'y joindre; ainsi, le tempérament sanguin, l'état de pléthore, sont des causes prédisposantes de l'inflammation, que détermine prochainement une irritation quelconque. La dureté des os chez les vieillards les dispose aux fractures, qu'effectue une violence

extérieure exercée sur eux. La cause formelle ou immédiate de la maladie a été nommée, avec raison, *conjointe*; car il est impossible de la concevoir séparée de la maladie: c'est la maladie elle-même; tous les symptômes qui manifestent celle-ci, en procèdent nécessairement.

Appliquons cette distinction un peu subtile des causes à une maladie quelconque, à l'apoplexie, par exemple; c'est le meilleur moyen d'en apprécier la valeur. Le tempérament sanguin, la brièveté du cou, l'état de pléthore sanguine, etc., disposent à cette affection. Qu'une personne chez laquelle existent ces causes éloignées de l'apoplexie, se remplisse l'estomac outre mesure, de manière que ce viscère, comprimant l'aorte ventrale empêche le sang de descendre, et le force à se porter plus abondamment vers les parties supérieures; cette réplétion de l'estomac et la compression qui en résulte pour l'aorte, deviennent cause déterminante du transport du sang au cerveau. Il en résulte apoplexie ou épanchement de fluide. Cet épanchement est la cause matérielle, formelle ou conjointe de l'apoplexie. Cette maladie consiste dans la compression qu'exerce sur le cerveau le fluide épanché; et de cette compression résultent divers symptômes, tels que la paralysie, ou au moins l'engourdissement des sens externes et internes, des muscles soumis à l'empire de la volonté. Les fonctions qui n'ont pas besoin de l'influence cérébrale, l'action du cœur, par exemple,